

## Mystère et mystique dans *Cette aveuglante absence de lumière* de T. BENJELLOUN



Madame BENTELIDJAN Sihem

Maître assistant (A)

L'Ecole Normale de Bouzaréah

مستوحاة من شهادات لأسير في سجن تزمارت بالمغرب, الرواية هذه العتمة المعمية للأديب طاهر بن جلون تحكي قصة سجن و يراد بها تدوين قصة سجناء دفنوا أحياء, لكن اللغة الواردة في النص تبدو معتمة كظلام السجن الذي شغلته شخصيات الرواية, ما يناقض منطق الشهادة.

يعود الغموض في هذا النص إلى غموض السياسة المنتهجة أي غموض السجن كأداة للتصحيح الاجتماعي, كما يرجع إلى الغموض الكامن في الكلمات و اللغة أصلا. يقابل هذا الغموض لجوء السجين إلى الدعاء و الصلاة ليحقق شعورا بالأنس و الشوق المستمد من علماء الصوفية الذين يتساوى لديهم الحجر و الذهب. النور هو السر و المعنى الدفين لهذه الرواية .

**Les mots clés :** assimilation, renaissance, mystère, engloutissement, langue littéraire

.Inspiré d'un témoignage d'un ancien détenu du bagne de Tazmart, Cette aveuglante absence de lumière de T. Benjelloun peut être présenté comme un droit à la parole, comme un témoignage moins occupé par la rancune que par la quête de soi par le biais des mots. Le parcours narratif du personnage prisonnier est constitué graduellement des petits faits de la vie quotidienne aux réflexions existentielles.

Ainsi, prend corps dans ce texte une langue qui tire sa sève à la fois

de deux sources contradictoires, d'une part, obéissant à une logique de témoignage qui crie sa volonté de vivre, cette parole décrit, raconte et construit une représentation d'un monde plus ou moins cohérente, tandis que dans certains passages, les phrases du texte revêtissent une opacité empruntée à la métaphore, au paradoxe, mais aussi d'une certaine dimension du secret puisée de l'expérience soufie chez le personnage. Cette expérience spirituelle se présente comme une étape de résilience

chez le personnage témoin, autrement dit, une étape de renaissance, de réappropriation d'un espace et d'un temps qui sont devenus par la clausuration de Tazmamart un espace-temps négatif se définissant par le manque. L'absence des éléments de la nature avait privé les bagnards de l'espace et du temps.

### Mystères du langage :

La lecture de la première séquence du texte de *Cette aveuglante absence de lumière* met le lecteur de plain pied dans une opacité linguistique :

« J'ai longtemps cherché la pierre noire qui purifie l'âme de la mort. Quand je dis longtemps, je pense à un puits sans fond, à un tunnel creusé avec mes doigts, avec mes dents, dans l'espoir têtue d'apercevoir, ne serait-ce qu'une minute, une longue et éternelle minute, un rayon de lumière, une étincelle qui s'imprimerait au fond de mon œil, que mes entrailles garderaient, protégée comme un secret». <sup>1</sup>

Le commencement du texte est une métaphore de l'obscurité, le roman s'ouvre donc sur un mystère, le rapport aux mots manifeste dans ce passage situe le texte dans une zone de déterritorialité linguistique. Il s'avère difficile de trouver un ancrage dans l'esprit du lecteur de « la pierre noire qui purifie l'âme de la mort ». Le rapport de ce texte au référent extra-littéraire oscille entre la mimesis et la déréalisation postmoderne, le réel n'est pas déformé, on

n'y trouve pas les espaces étranges de la science-fiction par exemple, mais il est métaphorisé, le rapport du texte à la représentation de l'espace interroge ce même espace comme l'affirme B. Westphal :

« La question du lien au référent, car tout texte qui reproduit un espace humain et qui donc transpose un pan du réel, se positionne à l'égard de ce même référent »<sup>2</sup>.

C'est un espace de deshumanisation, un ghetto ou les conflits du pouvoir et du savoir, de suprématie et de domination sont mis en exergue, sa poétisation introduit de nouvelles dimensions au devoir du témoignage.

La notion du temps est secouée par l'expression « une longue et éternelle minute ». Si les mots sont créés pour renvoyer à un certain réel, ici ils sont acteurs, ils font semblant de renvoyer au réel mais ils quittent le lieu commun de leur signification ordinaire pour contribuer à produire un discours purement littéraire, c'est-à-dire un discours où le fait de ne pas dire est aussi parole, c'est un discours qui peut être construit sur des contradictions. Cependant, le projet de *Cette aveuglante absence de lumière* est de traduire en mots l'enfermement à Tazmamart d'un groupe d'académiciens militaires, la nécessité du savoir exige un autre rapport aux mots. Aziz Binebine est le détenu qui a confié l'histoire de sa détention à Benjelloun, les détenus étaient condamnés à la réclusion souterraine qui va conjointement avec l'absence entière de lumière,

la réduction de l'espace, l'effacement du temps cyclique et les corps amoindris, réduits au froid, à la faim et à une cécité forcée.

Le langage compact utilisé au début ne garde pas de sa ténacité, il est dilué à mesure que l'on progresse dans la narration de l'aventure morbide des personnages, pour laisser au récit de mémoire la possibilité de se déployer et de raconter la mort des confrères un à un dans le bain, le récit du témoignage devient intelligible. Ce qui renforce le paradoxe, c'est que le texte adopte plutôt qu'un registre pathétique, un registre de l'étonnement traduit, dans le passage cité par le souffle haletant, s'arrêtant à plusieurs reprises : « Quand je dis longtemps, je pense à un puits sans fond, à un tunnel creusé avec mes doigts, avec mes dents, ...secret ». Ponctué avec des virgules, ce passage, pourtant long, transmet un souffle fatigué, un souffle qui donne du poids aux pauses autant qu'il en donne aux mots. Le silence contribue à l'architecture sémantique au même degré que la parole. La longueur du passage contraste avec le rythme haletant donné aux syntagmes teint ce discours d'une lourdeur, il y a un long parcours à narrer, le parcours du prisonnier ponctué de beaucoup d'interrogations et de haltes.

Sur le plan énonciatif, *Cette aveuglante absence de lumière* est une mémoire sur la mémoire, un témoignage bâti sur un autre témoignage. La <sup>3</sup> mémoire est une représentation présente d'une chose absente, le devoir de mémoire est soumis aux

aléas de la parole rapporté<sup>4</sup>. Le processus de devient une représentation présente d'une représentation présente/absente d'une chose absente, la mémoire de ce texte est empruntée, son mérite était d'allier, par un lien tenu, l'intelligibilité du témoignage au mystère de la poésie.

Ainsi, dès l'incipit, les enjeux de l'enfermement à Tazmamart sont condensés et présentés au lecteur à travers une métaphore spatiale et filée de l'obscurité « puits, pierre, noire, un tunnel », avant d'aborder les ténèbres par la description et les mots, les ténèbres étaient dans les mots, ils doivent introduire leur propre obscurité. Il est une exigence qui ne peut sacrifier ni la mémoire ni la poétique du texte. La métaphore spatiale suggère une symbolique de manque d'espace, les personnages n'avaient droit à aucune sortie de leur cellule exigüe très chaude pendant l'été, très froide en hiver sauf pour enterrer un camarade. L'obscurité y était totale, c'est pourquoi le narrateur commence sa parole par une recherche obstinée de la lumière, « apercevoir un rayon de lumière ». Les repères temporels ne sont pas brouillés mais secoués d'où l'expression « une longue et éternelle minute », comment une minute peut-elle être prompte et éternelle ? Le jour ne suit pas la nuit à Tazmamart, les personnages sont condamnés à l'obscurité, à la nuit éternelle à laquelle fait écho une minute éternelle, la lenteur est leur compagnon, même si les détenus arrivaient à compter le temps à l'aide du camarade Karim

qu'ils ont nommé l'horloge parlante, une rhétorique de l'attente et du désespoir ne manque pas de surgir. L'espace, le temps et le corps animalisé sont les armes utilisés par le pouvoir monarchique pour produire de l'obéissance, ils sont ici les pierres de touche de la thématique textuelle. L'opacité du style provient en conséquence de l'opacité du réel dont elle est la fille.

Cette aveuglante absence de lumière tisse une langue étrangère au sein de la langue, les mots quittent leur territoire de départ pour supporter de nouveau poids parce qu'au départ ils ne sont pas susceptibles de dire le monde :

« On saisit mieux en quoi les mystères de la langue sont aussi ceux de l'existence et pourquoi la poésie est, comme Mallarmé l'écrira à Léo d'Orfer « expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence » - une expression qui « doue d'authenticité notre séjour »<sup>5</sup> »<sup>6</sup>

### **Mystère et secret :**

Comme un Robinson Crusoe ou un Ulysse, Salim, le narrateur-personnage principal appelé à incarner la figure de Aziz Binebine fait face à un danger de perte, il refait donc l'apprentissage de la vie, il va renaître au monde pour échapper au péril de l'assimilation, la prison est un espace engloutissant comme le ventre du loup ou de l'ogre dans les contes, « mais que faire de la raison,

là ou nous avons été enterrés, je veux dire mis sous terre » (p.9). Enterrement permet d'afficher le pouvoir du monarque d'agir sur le corps du prisonnier, de là commence la quête de Salim qui tâche, ayant tout perdu, à sauvegarder sa dignité.

« Je me disais :

« La foi n'est pas la peur. Le suicide n'est pas une solution. L'épreuve est un défi. La résistance est un devoir, pas une obligation. Garder sa dignité est un impératif absolu. C'est ça : la dignité, c'est ce qui me reste, ce qui nous reste »<sup>7</sup>

L'assimilation, nous ne l'envisageons pas dans le sens que lui applique F.Fanon mais comme une volonté d'engloutir l'autre, de le déposséder de la parole<sup>8</sup>. Les prisons, les ghettos ont pour ultime but d'interdire l'échange, de proscrire le récit de l'autre :

« Ils (les ghettos) réduisent l'accueil de l'arrivant à la concession d'un territoire restreint, clôturé, un territoire auquel nul n'a accès, sinon pourvu d'autorisations diverses. Or ce que cette clôture et ces autorisations rendent délibérément impossible, c'est précisément le don de la parole. Le ghetto, c'est un lieu où, sauf à être accrédité, il n'est pas possible de rentrer pour recueillir le récit de l'arrivant ».<sup>9</sup>

L'engloutissement des contes pose la problématique de l'origine, le personnage englouti sortira-t-il indemne du ventre du loup ou de l'ogre ? ce motif central dans les contes est une interrogation sous-jacente sur l'identité humaine. Le

détenu, privé du temps « nous étions la nuit » « le temps n'a plus de sens » (p.100) et de l'espace « dans le noir, j'arrive non pas à voir mais à deviner les choses » (p.65), sera-t-il orienté à vivre dans le passé d'avant juillet 1971, date du coup d'Etat et dans ce cas être acculé à la fixité, la mêmété ? Ou choisira-t-il l'ipséité ou la perte de soi, mais comment le faire dans l'absence des êtres et des choses à Tazmamart ?

La mêmété et l'ipséité sont des concepts établis par P. Ricœur dans *Soi-même comme un autre*<sup>10</sup>, la différence entre « je » et « soi » est que le je est la première personne alors que « soi » est le pronom réfléchi de toutes les personnes « je, tu, il.. », mais toute existence oblige de passer par autrui, on se définit à travers l'autre. « soi » devant un infinitif comme dans « se nommer » permet au sujet de s'auto-positionner, le but est de se voir soi-même dans une position de centralité. Tandis que le « je » se pose dans l'immédiateté, le « soi » se pense dans la temporalité donc dans l'historicité. De là Ricœur distingue l'identité idem de l'identité ipse, ainsi rester à la seule identité idem, c'est être condamné à la fixité, être dans l'identité ipse, c'est être condamné à la mouvance. En se racontant, le sujet individuel ou collectif relie l'identité fixe à l'identité idem, il s'affirme et se définit par le récit, c'est pourquoi le témoignage dans les expériences limites comme la faim, l'emprisonnement, la torture prend l'aspect d'une urgence vitale, le cas des prisonniers de Taz-

mamart. L'identité narrative s'avère alors comme un palliatif aux problématiques identitaires, un intermédiaire entre passé et avenir. C'est à l'échelle d'une vie entière (la vie d'un individu ou d'une nation) que le soi cherche son identité.

L'état dans lequel se trouvent ces personnages est donc très tentionnel, la ghettoïsation et l'assimilation forcée avait la mainmise sur leurs corps, l'esprit doit être protégé par un accès à la parole qui garantirait la lutte contre l'assimilation, celle-ci se définissant par le fait de ne pas prendre la parole, c'est ainsi que Salim s'est produit deux échappatoires, la prière et la narration.

Le témoignage constitue un besoin existentiel et vital au même titre que la respiration ou la nourriture. C'est le témoignage comme construction de l'identité narrative, solution médiane articulant l'identité-ipse et l'identité-idem qui rend l'engloutissement de Tazmamart moins destructeur c'est-à-dire s'il altère le corps, il n'aura pas d'emprise sur l'âme du prisonnier. Le narrateur affirme :

« Le froid montait du ciment, cela prenait des heures avant d'atteindre un état d'insensibilité. Je ne sentais plus ma peau. Je parlais, je voyageais. Ma pensée devenait limpide, simple, directe. Je la laissais m'emmener sans bouger, sans réagir. Je me concentrais jusqu'à devenir cette pensée même »<sup>11</sup>.

Les phrases teintées d'opacité et de mystère dans Cette aveuglante absence de lumière concourt avec la

thématique de la claustration qui domine le texte. La prison est la forme même où le pouvoir bâti sur le secret apparaît comme tel, c'est un lieu d'assimilation et d'engloutissement qui menace jusque l'origine de l'être humain. La prison est née d'une finalité d'emprise sur le corps, une sorte de paiement, punir en corps ce qui ne peut être payé en argent, à travers elle, la société cache ses failles et ses faiblesses. Elle servait, en Occident, à effacer de la société tous ceux qui étaient considérés comme indésirables, les pauvres, les errants et les délinquants conçus comme des menaces à l'ordre public<sup>12</sup>. Le secret politique entraîne une perte chez les détenus condamnés à la mort lente exprimée par le monologue intérieure de Salim, par la suite d'interrogations qu'il se pose à lui-même, mais le texte était aussi parsemé d'expressions comme « c'est un secret d'état major », « obscurité insondable », « tout le système était basé sur le noir »...le Kmandar, le responsable de l'opération et chargé de surveiller les prisonnier n'apparaît jamais, le roi ne se meut ni ne se présente qu'à travers une scénographie soigneusement codée pour inspirer crainte et suprématie.

« Mais tout le système était basé sur le principe du noir, de cette obscurité insondable, des ténèbres qui alimentaient la peur de l'invisible, la peur de l'inconnu (...). Nous étions à la merci de l'invisible »<sup>13</sup>.

Le narrateur avait choisi la parole mystique comme libération de la tyrannie de l'espace et comme enve-

loppe protectrice de son âme.

### Mystère et « mystique » :

La longue tradition laïque et athée en Occident avait habitué la critique à occulter toute la dimension religieuse des œuvres littéraires tandis que la religion est l'expression de l'infini comme l'est la littérature, et les civilisations « naissent à l'ombre des temples, affirme M. Bennabi, comme celui de Salomon ou celui de la Kaaba. C'est de là qu'elles rayonnent pour illuminer le monde »<sup>14</sup>.

Le substantif « mystique » est employé à partir du dix-septième siècle, l'adjectif « mystique » émane de mystère. Est mystique tout ce qui se penche sur les données incompréhensibles par toute personne, les rites cachés à ceux qui n'y sont pas initiés, ainsi, un sens mystique est le sens caché et latent de l'écriture, le mystère dans *Cette aveuglante absence de lumière* est d'abord mystère du mot, l'écrivain emploie à certains moments des mots qui ne peuvent être compris que par lui-même (le premier exemple cité). Le mystère dans le soufisme musulman n'est pas dans la pratique de rites secrets parce que la prière est connue par tous les musulmans mais dans le fait d'accéder à cette communion avec Allah qu'on tâche de dissimuler, ne pas s'en vanter, un amour qui mérite de demeurer secret appelé en arabe « el kitman ». C'est pourquoi nous préférons le mot « soufisme » à celui de « mystique »

Le parcours du narrateur personnage principal Salim met la prière au centre de sa quête, elle constitue le levier lui permettant de rebondir à Tazmamart, il choisit de ne pas périr dans ce lieu, il irradie donc le souvenir, la rancune et tout ce qui déconstruit la paix spirituelle qu'il bâtissait. Il dit après la perte de Kif-Kif, le chien emprisonné avec eux dans le bagne :

« Après cet épisode, plus grotesque que comique, je me remis à prier et à méditer dans le silence de la nuit. J'invoquais Dieu par ses multiples noms. Je quittais doucement la cellule et ne sentis plus le sol. Je m'éloignais de tout jusqu'à ne voir de mon corps que l'enveloppe translucide. J'étais nu, rien à cacher. Rien à montrer. De ces ténèbres la vérité m'apparut dans sa lumière éclatante »<sup>15</sup>

C'est cela l'état de « Ouns » décrit par les exégètes soufis. Le voyage spirituel s'accompagne dans cet extrait d'un voyage corporel, virtuel il est vrai, mais la construction de l'espace intérieur est si élaborée que la prison avec ses murailles n'empêchent pas la libération. Il ne s'agit d'un moment d'euphorie procuré par un espoir trompeur mais d'une recherche ardue et appliquée de soi car le plus mystérieux des créatures au monde, c'est l'homme.

L'état de *Ouns* chez EL GHAZALI dans *Le Renouveau des sciences de religion* (1111) résulte d'un amour d'Allah qui annule la sensation de douleur, un état de recherche de beauté extrême qui fait

naître un sentiment d'insatisfaction de ne pouvoir parvenir à un état de connaissance extrême du Créateur, c'est le sentiment du *Chawq*.

C'est un sentiment qui produit dans le cœur une appréciation de la parole suave de celui qu'on aime. *El Ouns* est un état de solitude et de paix, un plaisir d'être en communion avec l'Être Supérieur.<sup>16</sup>

L'espace fermé favorise le regard vers les tréfonds de l'âme. Comme les exégètes soufis, le narrateur analyse son espace intérieur et le reconstruit, l'être humain étant très mystérieux en lui-même, certains bagnards avec Salim n'ont pas accédé à cette recherche ontologique et ont fini de mourir à Tazmamart. La prière constitue au personnage principal de *Cette aveuglante absence de lumière* ce que constitue la terre d'accueil à Ulysse ou Robinson Crusoe, démunis de toute arme et de tout outil, on fait l'apprentissage de la vie réduite à ses objectifs essentiels : rester en vie, se connaître et connaître les autres. Ceci contredit ce que l'auteur-narrateur avance dans le début du texte :

« La nuit ne tombait pas comme on dit, elle était là, tout le temps, reine de nos souffrances, elle les exposait à notre sensibilité, au cas où on réussit à ne plus rien ressentir, comme faisaient certains torturés, en se dégageant de leur corps par un effort de concentration très puissant, ce qui leur permettait de ne plus souffrir. Ils abandonnaient leur corps aux tortionnaires et partaient oublier tout cela dans une prière ou un repli intérieur »<sup>17</sup>

L'expression « allaient oublier » montre la résiliation des détenus comme une construction de l'oubli, ce qui contredit l'état de lutte menée par le narrateur et décrit au long du texte. Il ne s'agit pas d'oublier la torture mais le dualisme entre corps et âme, pourtant peu admis en Islam car le corps n'est pas un simple support de l'âme, devait se produire, mais il n'y a pas lieu de sauver son corps, il appartient aux tortionnaires, le retour à la vie est possible : les personnages récitaient le Coran, priaient, planifiaient des cours d'anglais, se racontaient des contes et des films. Trouver d'autres occupations à son esprit pour non oublier mais dépasser le froid, la faim, les scorpions jetés dans les cellules, le souvenir des mères qui attendent dans le désespoir inquiet le retour de leurs fils, tel est l'enjeu de ce témoignage.

Cette intervention puise sa force de la contradiction qui existe entre le besoin de révéler que demande le témoignage et le besoin de mystère que procure la littérature, le texte de Benjelloun inspiré de celui de Aziz Binebine allie harmonieusement, dans un ton et un rythme particuliers, ces deux rapports de l'homme au langage.

## Notes :

1 . BENJELLOUN (T). Cette aveuglante absence de lumière. Seuil 2001. P. 9

2 . WESTPHAL (B). « Les spectres d'Ulysse et les aléas du référent » in Auraix-jonchière Pascale et Alain MANTANDON (et all). Poétique des lieux. CRLMC. Presse universitaire Blaise Pascal. 2004 ? P.33

3

4 4. L'énonciation dans ce texte fait appel aux problèmes de responsabilité, de l'engagement de l'écrivain qu'on ne peut détailler dans ce travail car il se présente comme une transmission d'un témoignage, contrairement à Laabi, par exemple, qui a raconté lui-même son expérience de prison.

5 . Mallarmé(S). Correspondance, Gallimard, 1995, p.572 cité par Crépon (M). Les promesses du langage. J. Vrin 2001. P.17.

6 . Crépon (M). Les promesses du langage, J.Vrin. 2001. P.17.

7 . op.cit. P.34

8 . Voir Derrida, « il faut bien manger » dans Points de suspension. Entretien. Galilée.1992.

9 . op.cit. P.211.

10 . cf. RICOEUR (P). Soi-même comme un autre, Seuil 1990.

11 . op.cit p. 65.

12 . Voir FOUCAULT (M). La société punitive, cours prononcés au Collège de France 1972- 1973, ed. EHESS Gallimard/ Seuil. 2013

13 . OP.cit. P.57.

14 . BENNABI (M). Le phénomène coranique. El Borhane, 2008 p. 73. Première édi-

tion en 1947.

15 . Op.cit. P.81.

16 . Voir, El Ghazali, Le Renouveau des sciences de la religion. Dar elkitab alarabi, Beyrouth, 2005.

17 . Op.cit. P.10

Références bibliographiques :

1. Corpus :  
BENJELLOUN Tahar. Cette aveuglante absence de lumière. Seuil 2001.

## 2. Ouvrages théoriques :

Auraix-jonchière Pascale et Alain MANTANDON (et all). Poétique des lieux. CRLMC. Presse universitaire Blaise Pascal. 2004

BENNABI Malek. Le Phénomène coranique. El Borhane, 2008 première édition 1947.

CREPON Marc. Les promesses du langage. j. Vrin, 2001.

DERRIDA Jacques. Points de suspension, entretien, Galilée. 1992.

DESSONS Gérard et MESCHONNIC Henri. Traité du rythme. Dunod.1998.

EL GHAZALI. LeRenouveau des sciences de la religion.

FOUCAULT Michel. La société punitive. Cours prononcés au Collège de France 1972-1973, ed. EHESS, Gallimard/ Seuil. 2013.

RICOEUR Paul. Soi-même comme un autre. Seuil. 1990.

RICOEUR Paul. Parcours de la reconnaissance. Seuil 2004.

RICOEUR Paul. La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli. Seuil 2000.